

la formation de nos idées, demander la raison des idées, comme de tout le reste, à l'observation et à l'analyse.

§ V. — Que la métaphysique est du ressort de l'instruction primaire.

La définition de la philosophie implique dans ses termes : 1° quelqu'un qui cherche, observe, analyse, synthétise, découvre, et qu'on nomme le *Sujet* ou *Moi*; 2° quelque chose qui est observé, analysé, dont on cherche la raison, et qui s'appelle l'*Objet* ou *Non-moi*.

Le premier, l'observateur, sujet, moi, ou esprit, est actif; le second, la chose observée, objet, non-moi, ou phénomène, est passif. Ne nous effrayons pas des mots : cela veut dire que l'un est l'artisan de l'idée, et que l'autre en fournit la matière. Point de statue sans statuaire, cela est bien simple, n'est-il pas vrai? Mais point de statue non plus sans marbre : cela est tout aussi évident. Or, il en est ainsi des idées. Supprimez l'un ou l'autre de ces deux principes, le sujet et l'objet, plus d'idée qui se forme, plus de savoir possible. La philosophie s'évanouit. Supprimez le statuaire ou le bloc de marbre, vous n'aurez point de statue. Toute production artistique ou industrielle en est là. Otez l'ouvrier, vous resterez éternellement avec votre matière première; ôtez à l'ouvrier ses matériaux, et dites-lui de produire quoi que ce soit par sa pensée seule, il croira que vous vous moquez de lui.

Toutefois, dans ce concours, ou cette opposition, du sujet et de l'objet, de l'esprit et des choses, on demande à savoir d'une manière plus précise quel est le rôle de chacun; en quoi consiste l'action de l'esprit, de quelle espèce sont les matériaux qu'il met en œuvre.

L'esprit ou le moi est, du moins il se comporte, partant il

s'affirme comme nature simple et indivisible, conséquemment comme ce qu'il y a de plus pénétrant et de plus impénétrable, de plus actif et de moins corruptible, de plus prompt et de moins sujet à changement. Les choses, au contraire, apparaissent étendues et composées, par conséquent divisibles, successives, variables, pénétrables, sujettes à dissolution, susceptibles de plus et de moins dans toutes leurs qualités et propriétés.

Comment l'esprit, mis en rapport avec les objets extérieurs par l'intermédiaire des sens, aperçoit une nature si différente de la sienne, c'est ce qui semble au premier abord inexplicable. Le simple peut-il voir le composé? Cela répugne. En y réfléchissant toutefois, on reconnaît que c'est précisément cette différence de nature qui rend les objets perceptibles à l'esprit, et les lui soumet. Car il les voit, remarquons-le bien, non dans leur substance, qu'il ne peut concevoir autrement que comme simple (atomistique), à l'instar de lui-même, et qui par conséquent lui échappe; il les voit dans leur composition et leurs différences. L'intuition de l'esprit, son action sur les objets, tiennent ainsi à deux causes : par son acuité, il les divise et les différencie à l'infini; puis, par sa simplicité, il ramène toutes ces diversités à l'unité. Ce que l'esprit voit dans les choses, ce sont leurs différences, espèces, séries et groupes, en un mot leur *raison*, et c'est parce qu'il est esprit, parce qu'il est simple dans son essence, qu'il voit tout cela. Ce que l'esprit ne saurait découvrir, c'est la nature ou l'en soi des choses, parce que cette nature, dépourvue de ses différences, de son unité de composition, etc., devient alors comme l'esprit lui-même, quelque chose de simple, d'amorphe, d'inaccessible, d'invisible.

La conséquence de tout ceci est facile à saisir. L'esprit

mis en présence des choses, le moi en communication avec le non-moi, en reçoit des impressions et des images; il saisit des différences, des variations, des analogies, des groupes, des genres, des espèces : tout cela est le fruit de sa première aperception. Mais l'Esprit ne s'arrête point là; et la représentation des choses ne serait pas complète dans sa pensée, elle manquerait de fond et de perspective, si l'Esprit n'y ajoutait du sien encore quelque chose.

En voyant donc cette diversité infinie des choses, diversité telle, que chaque chose semble se dénoncer elle-même comme ayant pu être tout autre qu'elle n'est, l'esprit, qui se sent un, à l'inverse des choses, conçoit l'*Un*, l'*Identique*, l'*Immuable*, lequel ne se découvre nulle part;

En observant la contingence des phénomènes, l'esprit conçoit le *Nécessaire*, qu'il ne trouve pas davantage : heureux, s'il ne s'avise pas de l'adorer sous le nom de *Destin*!

En prenant les dimensions comparatives des objets et fixant leurs limites, il conçoit l'*Infini*, qui n'a rien non plus de réel;

En suivant, dans sa conscience, les révolutions du temps, et mesurant la durée des existences, il conçoit l'*Éternel*, qui ne se peut dire d'aucune personne ni d'aucune chose;

En reconnaissant la dépendance mutuelle des créatures, il se conçoit lui-même comme supérieur aux créatures, et il affirme son *Libre Arbitre* et sa *Souveraineté*, dont rien encore ne peut lui donner le modèle;

En voyant le mouvement, il conçoit l'*Inertie*, une hypothèse sans réalité; — en calculant la vitesse, il conçoit la *Force*, qu'il ne saisit jamais;

En constatant l'action des êtres les uns sur les autres, il conçoit la *Cause*, dans laquelle l'analyse ne lui fait saisir qu'une contradiction;

En comparant les facultés des uns aux propriétés des autres, il conçoit la *Vie*, l'*Intelligence*, l'*Ame*; et par opposition, la *Matière*, la *Mort*, le *Néant* : des abstractions ou des fictions? il n'en sait rien;

En classant et groupant les créatures selon leurs genres et espèces, il conçoit l'*Universel*, supérieur à toute collectivité;

En calculant les rapports des choses, il conçoit la *Loi*, dont la notion lui donne immédiatement celle d'un *Ordre du monde*, bien que dans le monde il y ait lutte partout, et conséquemment autant de désordre que d'ordre;

Enfin, en réprouvant, selon la pureté de son essence, tout ce qui lui paraît hors de proportion, petit, mesquin, monstrueux, discordant et difforme, il conçoit le *Beau* et le *Sublime*, en un mot l'*Idéal*, qu'il est condamné à poursuivre toujours, sans en jouir jamais.

Toutes ces conceptions de l'esprit, fameuses dans l'École sous le nom de *catégories*, sont indispensables pour la compréhension des choses; le raisonnement est impossible sans elles : cependant elles ne résultent pas de la sensation, puisque, comme on voit, elles dépassent la sensation, l'image perçue, de toute la distance du fini à l'infini. Ce qu'elles tiennent de la sensation, ce sont les points de vue divers qui ont servi à les former antithétiquement : point de vue de la diversité, point de vue de la contingence, point de vue de la limite, etc. A cela près, les catégories ou conceptions de la raison rentrent toutes les unes dans les autres, elles sont adéquates les unes aux autres et s'impliquent mutuellement, puisque toutes se rapportent invariablement, non aux choses, mais à l'essence de l'esprit qui est un et incorruptible.....

La formation des catégories ou idées, conçues par l'es-

prit en dehors de l'expérience mais à l'occasion de l'expérience, leur collection et classement, forment ce qu'on appelle la *métaphysique*. Elle est tout entière dans la grammaire, et son enseignement appartient aux maîtres d'école.

De la manière dont se forment les catégories, et de leur emploi dans le langage et dans les sciences, il résulte que, comme signes analytiques ou synthétiques, elles sont la condition *sine qua non* de la parole et du savoir, qu'elles forment l'instrumentation de l'intelligence, mais que, seules, elles sont stériles, et conséquemment que la métaphysique, excluant, par nature et destination, tout positivisme, ne peut jamais devenir une science.

Toute science est essentiellement métaphysique, puisque toute science généralise et distingue. Tout homme qui sait, si peu qu'il sache, tout homme qui parle, pourvu qu'il se comprenne, est métaphysicien; de même que tout homme qui cherche la raison des choses est philosophe. La métaphysique est la première chose que pensent les enfants et les sauvages : on peut même dire que dans l'esprit de tout homme, la métaphysique est en proportion inverse de la science.

Par quel fanatisme de l'abstraction un homme peut-il donc se dire exclusivement métaphysicien, et comment, dans un siècle savant et positif, existe-t-il encore des professeurs de philosophie pure, des gens qui enseignent à la jeunesse à philosopher en dehors de toute science, de tout art, de toute littérature et de toute industrie, des gens, en un mot, faisant métier, le plus consciencieusement du monde, de vendre l'absolu?

Celui qui aura une fois compris la théorie de la formation des idées, et qui se sera bien rendu compte de ces

trois points capitaux : 1. l'intervention de deux agents, le sujet et l'objet, dans la formation de la connaissance ; 2. la différence de leurs rôles, résultant de la différence de leurs natures ; 3. la distinction des idées en deux espèces, idées sensibles, données immédiatement par les objets, et idées extra-sensibles, ou métaphysiques, résultant de l'action de l'esprit sollicité par la contemplation du dehors ; celui-là, disons-nous, peut se vanter d'avoir franchi le pas le plus difficile de la philosophie. Il est affranchi du fatalisme et de la superstition. Il sait que toutes ses idées sont nécessairement postérieures à l'expérience des choses, aussi bien les idées métaphysiques que les idées sensibles ; il restera inébranlablement et à jamais convaincu que, de même que l'adoration, la prophétie, le don des langues et des miracles, le somnambulisme, l'idéalisme subjectif, objectif ou absolu, et toutes les pratiques du grand œuvre, n'ont jamais produit à l'humanité indigente une once de pain, créé ni souliers, ni chapeaux, ni chemises ; de même ils n'ont pas ajouté un *iota* à la connaissance. Et il conclura avec le grand philosophe Martin, dans *Candide* : « Il faut cultiver notre jardin. » Le jardin du philosophe, c'est le spectacle de l'Univers. Vérifiez sans cesse vos observations ; mettez de l'ordre dans vos idées ; soignez vos analyses, vos récapitulations, vos conclusions ; soyez sobres de conjectures et d'hypothèses ; méfiez-vous des probabilités et surtout des autorités ; ne croyez sur parole âme qui vive, et servez-vous de l'idéal comme d'un moyen de construction scientifique et de contrôle, mais ne l'adorez pas. Ceux qui, dans tous les temps, ont prétendu dégager la science de tout empirisme et élever l'édifice de la philosophie sur les idées métaphysiques seules, n'ont réussi qu'à se faire les plagiaires de l'ancienne

théologie. Leurs contrefaçons sont retombées sur leurs têtes; leur transcendentalisme a entraîné dans sa ruine le surnaturel auquel de tout temps avaient cru les peuples, et ils ont achevé de perdre ce qu'ils voulaient sauver. Souvenez-vous, enfin, qu'il n'y a pas plus de science innée ou révélée que de privilèges innés ou de richesse tombée du ciel; et que, comme tout bien-être doit s'obtenir par le travail, à peine de vol, de même toute connaissance doit être le fruit de l'étude, à peine de faux.

§ VI. — Que la philosophie doit être essentiellement pratique.

On se tromperait gravement si l'on s'imaginait que la philosophie, parce qu'elle se définit la *Recherche de la raison des choses*, n'est à autre fin que de nous faire découvrir cette raison, et que son objet est exclusivement spéculatif. Déjà, en montrant que ses conditions sont celles du sens commun, sa certitude la même pour tous, ses conceptions les plus élevées de même forme et qualité que ses propositions les plus élémentaires, nous avons eu occasion de relever son caractère éminemment positif, son esprit égalitaire, sa tendance démocratique et antimystique. C'est la philosophie, avons-nous dit, qui a fait la révolution française, en déduisant, de sa propre et pure essence, le principe de l'égalité civile et politique. Puis, nous avons confirmé cette donnée en ruinant par la base toutes les prétentions de la transcendance, et prouvant qu'en fait et en droit il n'y a rien pour l'esprit en dehors de l'observation, rien par conséquent à quoi ne puisse prétendre, par la vertu du simple bon sens, le commun des mortels.

La logique, c'est-à-dire la philosophie elle-même, exige davantage.

Dans la vie ordinaire, qui est celle de l'immense majorité et qui forme les trois quarts de la vie du philosophe, la connaissance des choses n'a de prix qu'autant qu'elle est utile; et la nature, notre grande institutrice, a été de cet avis, en nous donnant l'intelligence comme la lumière de nos actions et l'instrument de notre félicité.

La philosophie, en un mot, est essentiellement utilitaire, quoi qu'on ait dit : c'est la sacrifier que d'en faire un exercice de pure curiosité. A cet égard, le témoignage universel a jugé sans appel. Le peuple, éminemment pratique, demandait à quoi servirait toute cette philosophie, et la manière d'en faire usage : et comme on lui répondait, avec Schelling, que la philosophie existe par elle-même et pour elle-même; que ce serait faire injure à sa dignité que de lui chercher un emploi, le peuple s'est moqué des philosophes, et tout le monde a fait comme le peuple. Philosopher pour philosopher, est une idée qui n'entrera jamais dans un esprit sain. Pareille prétention pouvait paraître excusable chez des philosophes qui cherchaient la raison des choses dans l'innéité du génie, chez des illuminés en communication avec les esprits. Mais depuis qu'il est prouvé que toute cette transcendance n'est qu'une calebasse, et que le philosophe a été déclaré sujet du sens commun, serviteur, comme tout le monde, de la raison pratique et empirique, il faut bien que la philosophie s'humanise, et, à peine de n'être jamais rien, qu'elle se fasse *démocratique et sociale*. Or, qu'y a-t-il de plus utilitaire que la démocratie?

La religion, qui certes était d'une bien autre naissance que la philosophie, ne le prenait pas de si haut avec notre pauvre humanité. Elle se faisait toute à tous; elle nous était donnée, par grâce d'en haut, pour nous relever du

péché et de la misère, nous apprendre nos devoirs et nos droits, nous donner une règle de conduite pour la vie, nous éclairer sur notre origine et notre destinée, et nous préparer une félicité éternelle. La religion répondait, à sa manière, sur toutes les questions que pouvaient lui adresser nos consciences et nos cœurs. Elle nous donnait des règles pour la conduite de nos intérêts; elle ne dédaignait même pas de s'expliquer avec nous sur les commencements du monde, le principe des choses, l'époque de la création, l'âge du genre humain, etc. Elle ne laissait en dehors de son enseignement, elle ne livrait à nos disputes, que les choses dont la connaissance n'était pas d'une utilité immédiate à notre perfectionnement moral et à notre salut éternel.

La philosophie fera-t-elle moins que la religion? C'est elle-même qui a pris soin de démolir ces vénérables croyances: n'aurait-elle eu d'autre mission que d'opérer en nous le vide?

Poser ainsi la question, c'est y répondre. Non, la philosophie ne peut pas se réduire à une kaléidoscopie de l'esprit sans application pratique; sa destination est de nous servir, et si la critique qu'elle s'est permise de la religion est juste, le service qui lui incombe auprès de nous, à la place de la religion, est déterminé d'avance par cette critique même. Au dogme antique la philosophie doit substituer une doctrine nouvelle, avec cette seule différence que le premier était de foi et s'imposait d'autorité, tandis que la seconde doit être de science, et s'imposer par démonstration.

Sous l'empire de la religion, l'homme trouvait tout simple de s'en rapporter à la parole de Dieu; fort de cette garantie, il se reposait en pleine sécurité. Mainte-

nant que, grâce à la raison philosophique, la parole prétendue divine est devenue douteuse, et la garantie céleste sujette elle-même à caution, que reste-t-il, sinon que l'homme trouve en lui-même la règle de ses actions et la garantie de ses jugements? C'est ce que les anciens philosophes avaient fort bien compris, et qu'ils cherchèrent si longtemps, sous le nom de *critérium* de certitude.

Ainsi le but de la philosophie est d'apprendre à l'homme à penser par lui-même, à raisonner avec méthode, à se faire des idées justes des choses, à formuler la vérité en jugements réguliers, le tout afin de diriger sa vie, de mériter par sa conduite l'estime de ses semblables et la sienne, et de s'assurer, avec la paix du cœur, le bien-être du corps et la sécurité de l'esprit.

Le critère de la philosophie, déduit de son utilité pratique, est donc en quelque sorte double: relativement à la raison des choses, qu'il nous importe de connaître telle qu'elle est en elle-même, et relativement à notre propre raison, qui est la loi de notre perfectionnement et de notre félicité.

Un principe de garantie pour nos idées;

Une règle pour nos actions;

Comme conséquence de ce double critère et de l'accord de notre raison pratique avec notre raison spéculative, une synthèse de toutes nos connaissances et une conception suffisante de l'économie du monde et de notre destinée: voilà ce que nous doit la philosophie.

Mais où le trouver ce critérium? Autant la philosophie s'est montrée impuissante à découvrir la plus mince vérité à l'aide des notions métaphysiques seules, autant elle a été jusqu'à présent malheureuse à établir un principe qui, servant tout à la fois d'instrument critique et de règle

d'action, donnerait en outre le plan de l'édifice scientifique et social, et par suite nous éclairerait sur le système de l'univers.

En ce qui concerne la règle du jugement, on s'est servi, à défaut d'un instrument authentique, et l'on se sert encore de différents principes, choisis arbitrairement parmi les axiomes qu'on suppose les plus capables de répondre au vœu de la philosophie. Tel est, par exemple, le principe dit de *contradiction*, en vertu duquel le oui et le non ne peuvent être affirmés simultanément, et au même point de vue, d'une même chose. C'est le principe qui régit les mathématiques. Mais ce principe, qui au premier abord paraît si sûr, tant qu'on opère sur des quantités définies, a été jugé insuffisant vis-à-vis des sophistes qui s'en sont eux-mêmes prévalus pour soutenir que tout est vrai et que tout est faux, tant dans l'ordre ontologique que dans l'ordre moral, attendu que, dans les questions fondamentales, desquelles dépend la certitude de toutes les autres, on peut affirmer simultanément, avec une probabilité égale, le oui et le non... L'absence d'un principe supérieur, embrassant tout le contenu de l'esprit, paraît s'être fait sentir jusque dans les hautes mathématiques, dont on a justement critiqué le style, les définitions et les théories, bien qu'on n'en puisse contester, en fait, les résultats. De guerre lasse, on a imaginé de dire, après Descartes, que la garantie de nos jugements, c'est *l'évidence!* Et qu'est-ce qui fait qu'une chose paraît évidente?..

En ce qui touche la règle des actions, les philosophes ne se sont pas même donné la peine de rien essayer. Tous sont revenus, par quelque détour, à l'idée religieuse, comme si la philosophie et la théologie avaient justement ceci de commun, que *La crainte de Dieu est le commen-*

cement de la sagesse. On a même dit, et l'on répète tous les jours, qu'un peu de philosophie éloigne de la religion, mais que beaucoup de philosophie y ramène; d'où il faut conclure que ce n'est vraiment pas la peine de philosopher. Si quelques aventuriers de la pensée libre ont abandonné la route battue, ils se sont perdus dans les fondrières de l'égoïsme.

Enfin, quant à l'unité des sciences, le désarroi est encore plus sensible. Chaque philosophe a bâti son système, quitte à la critique à montrer ensuite que ce système était une œuvre de marqueterie. C'est ainsi que, selon Thalès, l'eau est le principe de toutes choses; suivant d'autres, c'est l'air ou le feu; suivant Démocrite, les atomes. La philosophie, comme la langue, est matérialiste dans ses commencements: mais ce n'est pas là qu'est le danger; elle n'ira que trop loin dans l'idéal. Plus tard, en effet, on a invoqué tour à tour, comme principe des choses, l'amour, les nombres, l'idée; et la philosophie, d'abstraction en abstraction, a fini par brûler la matière qu'elle avait d'abord adorée, adorer l'esprit qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et tomber dans une superstition désespérée. C'est alors qu'est né *l'éclectisme*, dont la signification est qu'il n'existe, ni pour le monde, ni pour la pensée de constitution unitaire; qu'en conséquence il n'y a que des certitudes spécifiques, relatives, entre lesquelles le sage doit savoir choisir, donnant, selon les circonstances, satisfaction à tous les principes, mais ne se laissant maîtriser par aucun, et réservant toujours sa liberté de jugement. L'éclectisme, qu'on a tant critiqué de nos jours, n'a pas encore reçu sa véritable définition: c'est le polythéisme.

En ce moment, il en est de la philosophie comme de la conscience publique: elle est démoralisée. L'éclectisme

en philosophie, de même que le doctrinarisme en politique, le *laissez faire, laissez passer* en économie, l'amour libre dans la famille : c'est la négation de l'unité, la mort.

Cependant un problème non résolu ne doit pas être réputé un problème insoluble : il est même permis de croire qu'on s'est d'autant plus approché de la solution qu'on l'a cherchée plus longtemps. Aussi l'insuccès de la philosophie sur les questions capitales de la certitude des idées, de la règle des mœurs, et de l'architectonique de la science, ne l'a-t-il pas empêchée d'arriver à des théories dont la généralité croissante et la logique rigoureuse semblent un gage assuré du triomphe. Pourquoi, en effet, si l'homme a la certitude de son existence, n'aurait-il pas du même coup celle de ses observations ? La proposition de Descartes, *Je pense, donc je suis*, implique cette conséquence. Pourquoi, si l'intelligence de l'homme est capable d'enchaîner deux idées, de former une dyade, une triade, une tétrade, une série, enfin, et si chaque série aboutit à son moi, pourquoi, disons-nous, n'aspirerait-il pas à construire le système du monde ? Il faut marcher : tout nous y invite. Si la philosophie s'abandonne, c'en est fait du genre humain.

§ VIII. — Caractères que doit présenter le principe de garantie de nos jugements et la règle de nos actions. — Conversion de la raison spéculative en raison pratique : détermination du critérium.

Avant de passer outre, nous permettra-t-on de faire remarquer qu'il n'est pas d'artisan qui ne soit parfaitement en état de comprendre ce que se propose le philosophe, puisqu'il n'en est pas un qui, dans l'exercice de sa profession, ne fasse usage d'un ou de plusieurs moyens de justi-

fication, de mesure, d'évaluation, de contrôle ? L'ouvrier a, pour se diriger dans ses travaux, le mètre, la balance, l'équerre, la règle, l'aplomb, le niveau, le compas, des étalons, des échantillons, des guide-âne, une pierre de touche, etc. Semblablement, il n'est pas d'ouvrier qui ne puisse dire la destination de son œuvre, à quel ensemble de besoins ou d'idées elle se rattache, quelle en doit être l'application, quelles en sont les conditions et qualités, conséquemment quelle en est l'importance dans l'économie générale.

Or, ce que l'artisan fait dans sa spécialité, le philosophe le cherche pour l'universalité des choses : son critère, par conséquent, doit être bien plus élémentaire, puisqu'il doit s'appliquer à tout ; sa synthèse bien plus vaste, puisqu'elle doit embrasser tout.

¶ Quel est donc ce mètre auquel doivent se rapporter toutes nos observations, d'après lequel nous jugerons, à priori, de l'harmonie ou de la discordance des choses, non pas seulement du rationnel et de l'irrationnel, du beau et du laid, mais, ce qui est plus sérieux et qui nous touche directement, du bien et du mal, du vrai et du faux ? En second lieu, sur quelle base, d'après quel plan, en vue de quelle fin, allons-nous élever l'édifice de notre connaissance, de manière que nous puissions dire d'elle ce que Leibnitz disait du monde dont elle doit être l'expression, qu'elle est la meilleure, la plus fidèle, la plus parfaite possible ?

Le jour où la philosophie aura répondu à ces deux questions, la philosophie, nous ne disons pas sera faite, puisque, soit comme observation ou investigation, soit comme science acquise, elle n'a pas de limites ; mais elle sera organisée au complet, elle saura ce qu'elle veut, où elle